

Marie Sizun

10, VILLA GAGLIARDINI

*Récit*

*arléa*

16, rue de l'Odéon, 75006 Paris

[www.arlea.fr](http://www.arlea.fr)



J'ai deux ans et je suis dans l'appartement. Ce qu'il y avait avant, je ne m'en souviens pas. Ma vie commence au petit appartement. C'est mon écorce, ma coquille, mon nid. Je ne sais rien de lui, mais sa lumière, ses couleurs, son odeur sont à moi autant que la présence de ma mère.

J'ai trois ans, cinq, sept, dix ans, douze, quinze, seize, et je suis encore dans l'appartement. Mes connaissances se sont un peu enrichies, mais de l'appartement, je ne me dissocie pas encore. C'est un être vivant, fraternel, jumeau. Il est moi comme je suis lui, comme on peut s'aimer ou se haïr sans jamais cesser d'être soi.

Je le quitterai. Je vivrai ailleurs. Loin. Mais il sera toujours là. Au fond de moi.

Il est mon enfance et quelque chose de plus, comme un secret. Une empreinte génétique. Une

deuxième peau, inaliénable. Souvent il m'arrivera, des années plus tard, bien des années plus tard, de m'y retrouver en rêve, la nuit, quand, du grand immeuble de briques rouges où il s'inscrivait petitement, au deuxième étage, en bout de couloir, il ne me restera qu'une vision lointaine et, du 10, villa Gagliardini, qu'une adresse obsolète.

I

C'était un très petit, très modeste appartement, une pièce, une cuisine, une entrée, des toilettes. On appellerait cela aujourd'hui, je crois, un « studio » ; pour moi, c'était la maison. Mes jeunes parents, à peine mariés, l'avaient déniché avec amour dans cet ensemble d'immeubles neufs à loyer modéré d'un quartier tranquille du xx<sup>ème</sup> arrondissement, deux mois avant la déclaration de guerre de septembre 1939. Ils n'y ont pas été heureux longtemps : mon père a été mobilisé, envoyé au front, fait prisonnier. Il n'est revenu d'Allemagne que quatre ans et demi après. J'avais juste cet âge quand j'ai fait sa connaissance.

Pendant tout le temps de son absence, j'ai vécu seule avec maman, dans ce petit appartement qui m'apparaissait immense. C'était un univers dont, à peine debout, j'explorais avec bonheur

les éléments familiers, simples extensions de moi-même semblait-il. Meubles, arêtes de mur, portes que je découvrais à tâtons, que je scrutais du regard, que je reniflais, dont j'écoutais le mystère, un silence que troublaient à peine les bruits venus de l'extérieur.

Dans la pièce principale – nous disions « la chambre », 20 mètres carrés tout au plus –, il y avait dans le coin droit un grand divan où mes parents n'avaient dormi ensemble qu'un été et, dans le coin gauche, mon lit d'enfant. Au centre, une table de chêne rectangulaire et ses deux chaises. Contre un mur, placée bien au milieu, une commode en bois blanc que, je le saurai plus tard, mon père avait teintée au brou de noix et cirée. Adossée au mur d'en face, simplement posée sur le plancher, une étagère basse en bois d'acajou, démodée, telle qu'on en voyait dans les intérieurs bourgeois de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, remplie de vieux livres, la plupart brochés. Et, entre la porte de la chambre et le pied du grand lit, une drôle de petite armoire – bonnetière ? – étroite, jadis vitrée, dont le verre, fendu, avait été remplacé par un rideau de dentelle. Ma mère y rangeait le linge de maison et les papiers de famille.

Cette pièce était tapissée d'un papier peint gris, à motifs plus sombres, pour moi longtemps indistincts. C'était juste gris et familier. Même si

les motifs me sont bientôt apparus comme des espèces de ramages, plumages bleu nuit évoquant vaguement des oiseaux.

Mais il y avait au fond de la chambre, lumineuse, magnifique, une haute fenêtre, large d'un peu plus d'1 mètre, qui ouvrait sur deux cours, une petite, celle de notre immeuble, close sur deux côtés de murs, jusqu'à la hauteur du deuxième étage, le nôtre. Juste en face de chez nous, le mur faisait place à une enfilade de toits que surmontait un grand morceau de ciel. À droite, la deuxième cour, plus importante, à peine séparée de la première par un muret, appartenait à l'immeuble voisin, dont les huit étages nous masquaient le paysage extérieur mais offraient, le soir, avec la mosaïque des fenêtres éclairées, un spectacle fascinant.

Ouverte, notre fenêtre ménageait pour s'asseoir un rebord de 40 centimètres de large sur 1 mètre de long. Une idée de balcon en somme. Une petite balustrade de fer forgé, peinte en noir et coiffée d'une rambarde en bois, était censée protéger d'une chute. Ma mère s'y accoudait souvent. Moi, je m'étendais de tout mon long sur l'étroit balcon avec mes jouets. Les jours de beau temps, c'était notre jardin. Mais les pots de fleurs étaient interdits par le règlement.